



JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE.

VOL. I.—No. 6.

QUEBEC, SAMEDI, 18 MAI 1878.

PRIX DU NUMÉRO 1 CENTIN.

FEUILLETON DU "CANGAN."

18 MAI 1878.—No. 6.

LA FIANCÉE D'ERIC.

Par EMANUEL GONZALEZ.

IV

—Camarade, dit-il, depuis huit jours il y a une grande foire à Leidsick, cette noble cité à laquelle aucune autre ne dispute la gloire de m'avoir vu naître !

—Eh bien ! que nous importe !

—Une trentaine de nos compagnons veulent y aller vendre aujourd'hui aux Juifs du bazar les objets d'or et d'argent qu'ils ont récoltés pendant la campagne. Joignons-nous à eux.

Ce n'est qu'à cinq lieues d'ici, et j'ai obtenu deux places dans un bourgon de vivres.

—Ah ! ils vont trafiquer de leur butin à Leipsick ? dit Marguerite en se levant aussitôt.

—Oui Christiern, on dit même qu'un hussard a vendu hier une bague qui, à elle seule, valait plus de soixante piastres d'argent blanc.

—Ah ! une bague ! une bague ! répéta-t-elle avec agitation. Alors ensemble à la foire de Leipsick, camarade. Peut-être y trouverai-je dans la quantité quelques bijoux à ma convenance.

Les deux amis allèrent prendre place dans le bourgon où se trouvaient Hermann et quelques autres Suédois. Aussitôt arrivée dans la ville, Marguerite se dirigea vers le bazar étroit et obscur des Juifs, et demanda à chaque marchand s'il n'aurait pas à lui vendre une belle bague ou bien un riche médaillon propre à enchâsser un portrait dont elle leur montrait la dimension découpée dans une carte à jouer. A sa bonne mine, à ses manières pleines de noblesse et de distinction, les marchands ne doutant pas qu'ils n'eussent affaire à quelque enfant prodigue échappé de la maison paternel, s'empressèrent d'ôtuler sous ses yeux les objets les plus

précieux de leurs boutiques ; mais nulle part elle n'avait rencontré ce qu'elle cherchait, lorsque Tiesebach mit la main sur un petit médaillon étincelant de diamants et poussa une exclamation de surprise.

—Regarde donc, Christiern, n'est-ce pas là ton portrait vivant sous les traits d'une femme ?

Marguerite s'empara du médaillon d'une main frémissante ; c'était, en effet, le bijou qu'elle poursuivait d'une recherche si opiniâtre, et tout en souriant, tandis que son cœur battait si violemment qu'elle pouvait respirer à peine elle le covait également de sa carte.

—Ce qui me charme encore plus que cette ressemblance due au hasard, c'est qu'il est exactement conforme d'ovale et de dimension au modèle. Juif, combien veux-tu de ce médaillon ? ajouta-t-elle.

—Soixante rixdalers, mon beau gentilhomme, pour ne pas vous faire perdre du temps à marchander, répondit-il ; la peinture seule les vaut, m'a-t-on dit.

Frédéric regardait son ami Christiern avec étonnement.

—Capricieux et coquet comme une jolie femme, murmura-t-il ; au lieu de vendre des bijoux comme les autres camarades, il en achète et se laisse friponner par ces Juifs, mais pourquoi le contrarier ?

Marguerite prit dans sa poche une poignée d'or, et, tirant le Juif à part :

—Je te donne le double de la somme que tu me demandes, dit-elle à voix basse, si tu peux me désigner celui qui t'a vendu ce portrait.

Le Juif se frappa le front du poing

—Hélas ! répondit-il, j'accepterais ce marché de grand cœur, mais malheureusement j'ignore le nom du soldat qui m'a fait payer si cher un bijou qu'il avait sans doute acquis à bien meilleur prix.

Il essaya de rire de sa plaisanterie ; le regard de Marguerite glaça le rire sur ses lèvres.

—Ainsi c'était un soldat ? demanda-t-elle.

—Ai-je dit un soldat ? balbutia le Juif, qui voulait vendre le plus haut possible sa confiance. Marguerite s'impatientait.

—Dis-moi seulement à quels signes je puis le reconnaître, et les cent rixda-

lers sont à toi.

Le Juif regarda avec précaution autour de lui, et ne voyant personne, répliqua d'un ton discret :

—S'il en est ainsi, je me souviens qu'il s'est courbé pour passer sous cette porte, qu'il portait l'uniforme de grenadier suédois, qu'il avait la barbe rouge et le visage sillonné de cicatrices. Je n'aimerais pas à rencontrer ce gaillard dans un bois ni à le voir entrer de nuit dans ma boutique.

Marguerite tressaillit : il lui semblait voir se dresser devant elle le meurtrier d'Eric. Dieu la guidait et protégeait son dessein.

—Merci ! dit-elle en abandonnant au Juif sa poignée d'or, et elle sortit avec Frédéric. Elle alla se mêler aux groupes de soldats qui se formaient sur la place où la fête avait lieu, mais, comme personne n'avait de permission, chacun rentra de bonne heure au camp, où l'on acheva gaiement la soirée.

Marguerite perdit volontairement Frédéric, dans la foule et, s'appuyant au bras du gigantesque Hermann, qu'elle n'avait pas quitté d'un instant depuis sa sortie du bazar, elle l'entraîna dans un cabaret bo gone assez fréquenté. Elle fit apporter des cartes, quelques bouteilles de vieux vin et deux verres. Le pigron semblait souffrir de lui-même pour être plumé, et pourtant le grenadier ne se sentait pas à son aise.

Sur la table fumait une petite lampe agonisante qui ne projetait plus, à des intervalles inégaux, qu'une lueur incertaine.

Marguerite versa silencieusement à boire pendant qu'Hermann mêlait les cartes, et l'on but ainsi deux bouteilles, le grenadier humant jusqu'à la dernière goutte, la jeune fille déguisée j-tant chaque fois, après avoir fraternellement trinqué, le contenu de son verre sous la table.

—Çà, Christiern, mon bel ami dit enfin Hermann, si nous sommes venus ici pour jouer, ne buvons plus. Quoique je commence à y voir double,

—Jouons donc, répartit Marguerite en tirant de sa poche une longue bourse de soie rouge qui contenait encore une centaine de ducats d'or environ.

—Tonnerre ! dit le grenadier ébahi, toutes les mines du Pérou se sont donc

donné rendez-vous dans ta poche, mon garçon ?

—Cet or n'est pas à moi, dit froidement le faux Christiern, et chaque fois que j'y touche il me brûle les doigts.

—Que ne sont-ils à moi, tes ducats ! je ne serais pas si douillet ! grommela le colosse en couvant d'un regard de pirate le métal fauve qui scintillait sous le feu de la lampe.

—Mon Dieu ! tu peux les gagner aisément, camarade.

—Les gagner ! que faut-il faire ? demanda le grenadier en se levant lourdement, le corps penché en avant et oscillant sur ses jambes avinées.

T'asseoir et m'écouter.

—C'est facile, en effet. Parle donc : je suis tout oreilles.

Il rempli de nouveau son verre et le vida d'un seul trait.

—La moitié de ces ducats, dit Marguerite en appuyant sur chaque mot avec une intention marquée, la moitié appartient à l'un de nos camarades.

—Son nom ?

—Je l'ignore encore, mais je réserve l'autre moitié de la somme à celui qui pourra m'aider à découvrir le soldat que je cherche.

—C'est donc une gageure ?

—C'est un vœu que j'ai fait.

—Un vœu ! C'est bon pour les vieilles femmes ; mais, nous autres soldats, nous avons aussi nos heures de faiblesses, et moi-même... Tiens ! ça me rappelle que j'ai oublié de faire dire une messe et de brûler trois cierges à Notre-Dame de Bon-Secours pour le repos de l'âme d'un pauvre diable que... dernièrement... Enfin n'importe !

—Tu as tort, Hermann, dit sérieusement Marguerite ; rien ne port malheur, dit-on, comme un vœu qu'on n'a pas accompli.

—Bast ! j'y songerai demain... m'en ferai souvenir... Mais d'abord ton histoire.

Et laissant tomber entre ses mains son front alourdi par l'ivresse :

—Voyons, Christiern, je t'écoute mais ne sois pas trop long, car pourrais m'endormir... et pourtant voudrais bien gagner les cinquante ducats.

(A continuer.)

LE CANCAN.

ST. SAUVEUR, 18 MAI 1878

ÉCONOMIE LIBÉRAL.

A une séance des nouveaux ministres, il a été décidé à l'unanimité que, dans le but de pratiquer l'économie et pour acquitter la dette de notre province, le ministère-Joly gardera le moins d'employés possible.

Ainsi, durant les moments de loisir que laissera l'administration, ou encore, entre les séances de la prochaine session, les ministres feront une masse d'ouvrages domestiques pour lesquels le ministère De Boucherville payait de grosses sommes. A ce sujet, M. Joly se lève et dit :

Mes chers collègues, je suis heureux de voir que vous n'avez pas hésité à accepter ma proposition. Et comme c'est le chef qui doit donner l'exemple, moi je me charge de scier, fendre et entrer tout le bois du parlement. De Boucherville, qui était trop monsieur pour toucher à ces sortes de travaux, donnait 4 schillings de la corde aux scieurs, c'est donc une économie considérable. (Appl. prolongés.)

Langelier.—Pour moi, messieurs, qu'on a accusé de faux patriotisme, à qui on a cent fois chanté que je m'étais fourré dans la galère ministérielle pour avoir les plus gros morceaux, je me charge de la besogne la plus humiliante : je laverai la vaisselle, le plancher, les closets, rincrai les vases de nuit, etc. Ce sera un démenti éclatant porté aux langues et aux journaux malveillants.

Bachand.—Je vois, mes amis, que vous êtes tous pleins de bonne volonté et veux à mon tour, vous prouver la mienne : Je me charge de vider les tuyaux des poêles, ramonner la cheminée ainsi que du balayage.

Ross.—Après tant d'aussi chaleureux élans pour pratiquer l'économie, je suis vraiment touché et je suis à songer ce que je pourrais bien faire moi. Si vous voulez m'accepter pour laver le linge des chambres, les rideaux, etc., je suis prêt. (En chœur : oui, oui, oui.)

Marchand.—Tout cela est bien, très-bien, de mieux en mieux, enfin. Mais allez vous vous décider à payer un cuisinier ; car nous ne sommes pas pour aller aux hôtels, ça coûte un prix fou. Quant à un cuisinier, il faudrait le payer, puis le nourrir en sus, et les sauces gâtées ? tout cela est de la dépense inutile.

Je vous dirai donc que j'ai cru devoir vous offrir mes services comme cuisinier. D'abord j'ai pratiqué un peu quand j'étais jeune, j'avais même beaucoup de goût pour cet état et je suis sans doute devenu un stewart distingué si le hasard ne m'avait appelé ici.

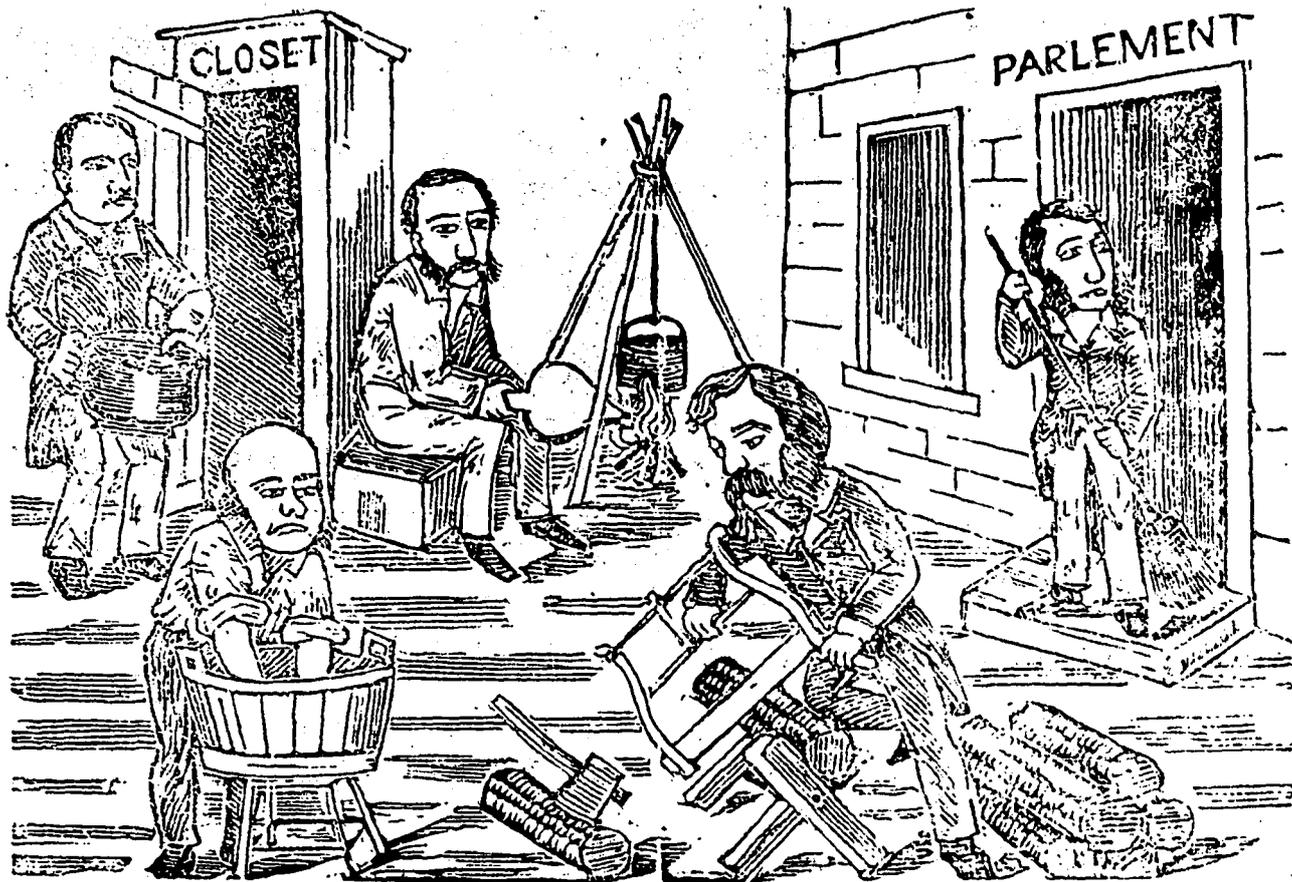
J'aurai soin d'acheter les légumes et les viandes moi-même, afin d'avoir à bon marché. Les mardis et samedis, je me leverai au petit jour et courrai

au marché. C'est à une heure matinale qu'on a le plus de chance d'avoir de bons effets à bas prix, comme les œufs, la crème, les oignons, le mouton, le veau, etc. Je m'y entends allez. (Bravo ! accepté.)

Joly, enthousiasmé.—Messieurs, je n'y puis plus tenir, votre dévouement me transporte. Je vois que nous sommes tous dignes l'un de l'autre, et il fallait une réunion d'aussi grands patriotes que nous pour former un ministère qui va devenir une merveille politique dont on parlera dans tous les pays. Et, donc du ministère gaspillard de Boucherville, où l'on a vu les Angers et les Chaplun ne faire autre chose que prendre leurs aises et se la couler douce, tandis que la province s'en allait à la ruine, à la banqueroute, à...

Chauveau.—Bravo, bravissimo, illustre chef. Nous sommes des héros, appelés à faire de Québec un paradis où bientôt le peuple heureux et riche marchera sur des roses, comme un roi dans un parterre enchanteur, parsemé de ruiseaux d'embrosie où il s'abreuvera, où il s'abreuvera. A propos, va-t-on garder la buvette de la chambre ; m'est avis que oui (murmures et rires) ; car, voyez-vous, il ne suffit pas de retrancher des dépenses superflues, pour économiser, il faut encore savoir exploiter nos ressources. Or, la buvette est une grande ressource, surtout pendant la session. Je pourrai donc, voulant fournir ma part de labeur à la grande cause de régénération que nous avons embrasée, tenir la barre, sans l'aide d'un assistant. J'achèterai les boissons moi-même et les préparerai de manière à en obtenir un grand bénéfice. Ah ! pour ça, je m'y entends.

M. Chauveau est accepté comme *burr-keeper*, à la condition qu'il prenne une croix de tempérance avant d'entrer en fonction.



ECONOMIE LIBÉRALE.

DÉSAPPROBATION.

Nous désapprouvons vertement un petit article qui a paru dans notre dernier numéro, intitulé "Souvenir de la dernière élection."

Quoique d'un caractère jovial et léger, le *Cancan* s'est posé pour principe d'observer dans ses écrits une stricte morale.

L'article en question s'est glissé à l'insu du rédacteur qui était momentanément absent de la ville.

C'est une leçon dont saura profiter un journal à ses débuts et qui ne demande qu'à procurer à ses lecteurs une lecture aussi amusante qu'innocente, au point de vue des mœurs.

ECHOS DE LA GUERRE.

Ah ! ça, n'allez pas rester indifférent devant ce titre, car il ne s'agit plus de la guerre d'Orient (je vous assure que j'ai rimé sans le vouloir) mais bien d'une guerre au Canada.

Oui, les *Feignants* s'organisent, paraît-il, pour venir souper avec nous.

Si, encore, on savait ce qu'ils préfèrent ; mais non, impossible de connaître leurs goûts.

Dans cette incertitude où nous sommes, un savant s'est dévoué et à force d'étude, il a fini par trouver que les *feignants* comme les *semblants* n'haitaient pas le charbon de terre. Dame, ça les chauffe de venir.

Ce chimiste nous assure que le charbon de terre leur serait plus agréable que la viande, et il s'est étudié à lui trouver une préparation.

Jusqu'ici le charbon ne servait qu'à faire cuire notre nourriture, ou à se laver les dents, il se trouverait donc, grâce aux *feignants*, passé à l'état d'aliment.

En temps d'une guerre de cette sorte, le combustible devient précieux.

Plus de bouchers.

Ce sont les charbonniers qui serviraient les *feignants* (plaignons-les.)

Les bœufs vont donc pouvoir vivre en paix, tandis que nous serons en guerre, à moins que les *feignants* ne s'avisent de s'en servir pour faire cuire leur charbon et chauffer leurs appartements.

Les moutons (chers brelés mes amours) vont pouvoir paître à leur aise sur les versants fleuris de nos poétiques coteaux, sans crainte du "trille final" et les veaux débarrassés de toutes les préoccupations de la salade obligatoire, pourront faire le plus bel ornement de nos halles publiques, sans avoir à redouter de passer à l'état de friandises.

Aussi, depuis que ce savant chimiste a trouvé ce secret, est-ce fête dans les pâturages et parcsages.

Une chose qui nous tracasse, si les *feignants* appliquent alors la réforme culinaire préconisée par le savant chimiste c'est le spectacle *extramuros* comique qu'offrira le dîner du chef des *feignants*.

En sortant de table, si toutefois on peut sortir de table d'un *Feignant* ! — m'est avis que les convives auront joliment besoin de se débarbouiller.

Songez donc ! un repas au charbon, c'est ça qui doit salir les lèvres vertes des jeunes *feignantes*. Elles auront toutes l'air de charbonnières. Et vous verrez qu'au dessert tous les invités parleront du nez guans. Et qu'ils se mettront à danser le *ya yan ouin*.

Cela va nous ramener au brouet "noir" des Lacédémoniens, qui n'était probablement aussi que du charbon pilé.

Le charbon de terre remplacera les pommes de terre ; rien de tel, paraît-il, pour donner une bonne mine, une mine *yniais*. Quand au coke, on craint d'en

dir aux fées niant, car il pourrait en-
drer trop de gaz.
est facheux, car c'est très bon de
pke rôli !
(UN "CAS N'AYANT" PEIGNANT.)

CORRESPONDANCE.

Citadelle, 12 mai 1878.

Charmantes lectrices,

Si le premier devoir d'un homme est de tenir sa parole, surtout envers les dames, le premier devoir du soldat est d'obéir aux règlements militaires. Ceux-ci, que je ne connaissais pas, défendant aux soldats d'écrire dans les feuilles publiques, j'ai le regret de ne pouvoir continuer les "Vengeances de Femmes" comme je m'y étais engagé. En outre, je saisis l'occasion de porter à la connaissance de certaines personnes qui ont paru froissées de mon dernier article, l'Homme Bleu, qu'il n'est nullement entré dans mon esprit de faire des personnalités, moins encore de la politique, mais bien un article essentiellement humoristique et français.

Aussi suis-je le premier à déplorer l'interprétation qu'on a cru lui donner, puisque cela va me priver du plaisir d'être lu par vos beaux yeux, ô charmantes lectrices, aux pieds desquelles je brise ma plume comme autrefois les chevaliers brisaient leur épée en l'honneur de leurs dames.

GASTON LABAT, B. B.

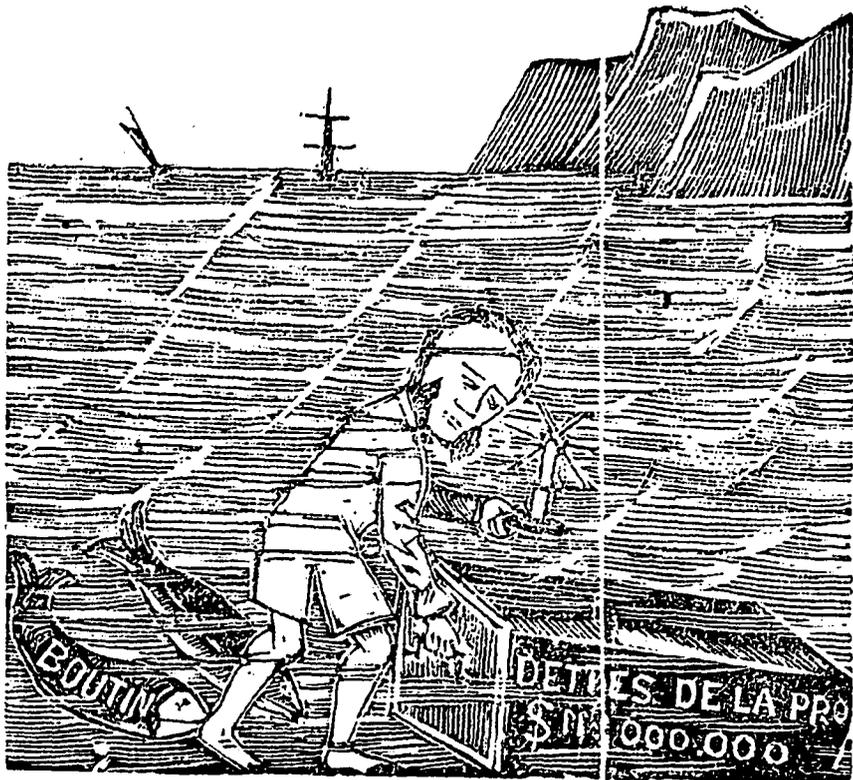
NOTES ÉDIT.—Nous offrons au spirituel et subtil écrivain M. Labat nos sincères remerciements pour les articles amusants dont il a embelli notre feuille. Nous regrettons beaucoup qu'il ne puisse plus fournir au *Cancan* de ces jolis traits romanesques qu'il savait si bien décrire, et lui jurons, en reconnaissance, amitié et fraternité éternelles. Qu'il n'oublie pas que si jamais sa position le lui permet, nos colonnes lui seront toujours ouvertes comme par le passé.

STATISTIQUES CONJUGALES.

Les amateurs de statistiques, aussi bien que les jeunes filles, à partir de quinze ans jusqu'à l'âge où les jours de naissance cessent d'être des jours de joie et de fête, peuvent prendre au moins un intérêt passager à une statistique récemment faite à Québec, et tout voici le résumé :

Toutes les femmes ont plus ou moins de chance de se marier ; il y en a tantôt une sur cinquante qu'elles ne le feront pas, tantôt neuf sur dix qu'elles le feront. Mais, du reste, si l'on représente par 100 le total de leurs chances en général, leurs chances particulières aux différentes périodes de leur âge se trouvent être de : 14 1/2 p. c. de quinze à vingt ans, de 52 p. c. de vingt à vingt-cinq ans, de 18 p. c. de vingt-cinq à trente ans.

Passé cet âge, les femmes perdent 84 1/2 p. c. de leurs chances, mais en ont encore 62 p. c. à trente-cinq ans. Entre trente-cinq et quarante ans, elles n'en possèdent plus que 3 1/2 p. c., et pour



M. Fradet s'est remis à plonger comme dans le bon vieux temps, et cherche à emporter le trésor.

les quatre périodes de cinq ans qui suivent, 2, 1/2, 1/3 et 1/4 p. c. Une fois les soixante ans passés, les chances de mariage se réduisent à un millième pour cent.

C'est ce qu'on appelle un miracle en éclats !

UN TOUR D'ÉTUDIANTS.

Il n'y a pas bien des années, un groupe d'étudiants venant de subir un rude examen, organisèrent pour se dédommager une promenade à Lorette.

Louis avait été choisi par ses camarades pour présider aux préparatifs de cette petite bamboche de famille. Les souscriptions lui furent remises à cet effet. En revanche, il s'engagea à satisfaire tous les désirs des invités.

Le matin, on se réunit donc chez Louis et l'on décida d'un commun accord d'aller à la campagne.

—A la campagne, c'est bientôt dit, maugréa Paul. Mais comment irons-nous à la campagne ? A pied, en quatre-roues, à cheval ? Quelles rengaines. Moi je voudrais y aller en omnibus à quatre chevaux, avec deux postillons, des fouets, des grelots, des rubans...

—Regarde ! fit Louis. Un superbe omnibus attendait près de l'esplanade. On s'installe dedans ; on part ; on sort de Québec.

—C'est égal, murmure Paul, ce serait amusant de verser.

—Postillons, versez ! commande Louis.

Patatra ! voiture, bêtes et gens culbutent dans la poussière.

Heureusement, personne n'a de mal. Mais une roue de l'omnibus est cassée. Impossible de pousser plus loin.

En attendant, il fait soif, il fait faim, il fait soleil. Jugez si Paul est accablé de malédictions.

Cependant, on aperçoit une ferme à quelque distance. On se dirige vers elle clopi-cloplant.

En y arrivant :

—Ah ! soupire Arthur, si seulement nous y trouvions de quoi déjeuner !...

Au même instant, un maître d'hôtel la serviette au poing, paraît sur le seuil de la bicoque :

—Ces messieurs sont servis !

A l'intérieur, en effet une table est dressée, couverte de succulentes victuailles.

Paul saute sur son couteau et se précipite vers un pâté.

—Tu n'as plus besoin de rien ? questionna Louis.

Ma foi, non. Ah ! si fait... il y a mes bottes qui merfont un mal...

Ce disant, il décalotte le pâté, fourre impétueusement sa fourchette dedans et en retire...

Quoi ?

Ses pantoufles !

Voici un billet que nous avons reçu, il est doux à la condition qu'on ne lise pas entre les lignes.

Mademoiselle,
Je m'empresse de vous écrire pour vous déclara-

[rer] que vous vous trompez beaucoup si vous croyez que vous êtes celle pour qui je soupire. Il est bien vrai que pour vous éprouver, je vous ai fait mille aveux. Après quoi vous êtes devenue l'objet de ma raillerie. Ainsi ne doutez plus de ce que vous dit ici celui qui n'a en que de l'aversion pour vous, et qui aimerait mieux mourir que de se voir obligé de vous épouser, et de chanter le dessert qu'il a formé de vous hair toute sa vie, bien loin de vous aimer, comme il vous l'a déclaré. Soyez donc désabusée, croyez-moi ; et si vous êtes encore constante et persuadée que vous êtes aimée, vous serez encore plus exposée à la risée de tout le monde et particulièrement de celui qui n'a jamais été et ne sera jamais
Votre serviteur,
A...

UN ÉCHANTILLON DE LA LOURDISE HUMAINE.

Il y a des gens qui prétendent qu'un juge de paix n'a pas besoin d'être instruit ; Cette considération ne nous regarde pas : une chose certaine, c'est que si l'éducation ne sert pas au juge de paix, son ignorance peut servir à faire rire de lui. En voici la preuve dans l'espèce de bref légale rédigé en 1857 :

Comté de Saguenay.—Romuald M... écuyer un des juge de paix de Notre Souveraine dame la reine nommé pour maintenir la paix dans le susdit comté au thérefice Bailif conmetable et autre les fidelle Ministres et Sujets de Notre dite Souveraine dame la reine dans le dit comté et a chacun deux. Salu. : Dautent que Ansemme B... cultivateur et Anriete B... sont épouse demeurant au grand Brulé dans le dit comté sont comparu pardevant moi au dit lieu du grand Brulé et on donné de bonnes surrete c'est a dire Ansemme B... et sont épouse et thomas R... du lac ébertvil et Norbert T... instituteur demeurant au lieu du grand Brulé chacun deux cest engagé pour le dit Ansemme B... et sont épouse pour la pinalité de cinq livres et le dit Ansemme B. et sont épouse sont engagé pour eut même pour la pinalité de dix livres courant que luis le dit Ansemme B... et sont épouse garderait la paix et une bonne conduite envers Notre dite Souveraine dame la reine et sest veasseau et particulièrement en le dit Joseph R. demeurant en lajdite paroisse qu'il a menasé de le mettre à la porte du dit moulin en question si il allait pour y entrer

C'est pourquoi au nom de notre dite Souveraine dame la reine je vous ordonne et a chacun de vous qu'absolument de vous abstenir et Saisir d'arrêter de prendre d'anprisonné ou de molesté en quelque magnéree.

Magnère que se soit pour la dite cause le dit Ansemme B. et sont épouse et si vous avez pour se motif seul arêter et anprisonné le dit Ansemme B. et sont épouse et que vous ayez a les délier ou a les faire délié et maitres en liberté sans aucun délai donné au grand Brulé ce 11 mars 1857 dans l'année de Notre Seigneur dans le susdit conlé sous mon sein et sot de la viengtième anné du Reigne de Sa Majesté.

R. M., J. P.

CHANSON DE GRAND-PÈRE.

Dancez, les petites filles,
Toutes en rond ;
En vous voyant si gentilles,
Les bois riront.

Dancez, les petites reines,
Toutes en rond ;
Les amoureux sous les frênes
S'embrancheront.

Dancez, les petites folles,
Toutes en rond ;
Les bouquins dans les écoles
Bougonneront.

Dancez, les petites belles,
Toutes en rond ;
Les oiseaux avec leurs ailes
Applaudiront.

Dancez, les petites fées,
Toutes en rond ;
Dancez, de bleus coiffées
L'aurore au front.

Dancez, les petites femmes,
Toutes en rond ;
Les messieurs diront aux dames
Ce qu'ils voudront.

VICTOR HUGO.

LES FEMMES.

Les femmes semblent être créées pour notre bonheur, en calmant nos inquiétudes par leurs caresses en adoucissant nos mœurs par la douceur et la pureté des leurs, et en nous aidant à supporter nos malheurs et nos disgrâces. Mais combien en est-il qui remplissent cette vocation ?

Comme les hommes sont plus capables de distinguer le mérite des femmes à certains égards, de même les femmes jugent plus aisément des hommes, lorsque la prévention ne s'en mêle pas.

L'amour, chez les femmes, cause d'étranges métamorphoses. La fière s'humanise ; la dévote écarte ses scrupules ; la prude ne sauve que les apparences ; la farouche ne l'est point dans le particulier ; l'indifférente ne l'est que pour un temps.

Nous avons eu de nos jours un exemple de l'exactitude de cette pensée : une demoiselle du grand monde a fini à un certain âge par se marier, après avoir écrit un livre sur le bonheur du célibat. Elle est morte en 1858, portant un des grands noms de France.

BALIVERNES.

A propos de l'ancien ministère. De Boucherville et Chapleau se décident à prendre une voiture près de la terrasse Durham.
— Charretier, êtes-vous libre ?
— Oui, boss, répond l'individu nonchalamment étendu sur son siège.
— Eh bien ! nous vous engageons.
— C'est bien, pour vous mener où ?
— A Spencer-Wood.
Le charretier les regardant avec attention,
— Vous êtes de l'ancien ministère, gageons ?
Chapleau impatienté,
— Ce n'est pas là la question, qu'est-ce que cela vous fait, vous serez payé...
— Ta, ta, il ne s'agit pas de question, je ne fais plus de crédit à personne. D'ailleurs, le gouverneur est absent.

Un peintre bien connu est affligé d'une épouvantable myopie. Ces jours derniers, entrant dans un salon, il se baisse précipitamment, saisit la traîne de la belle Mme D..., et, d'un mouvement brusque, relève la robe si haut... que M. D..., le mari, est obligé d'intervenir.
Le peintre avait cru voir, dans la balayeuse qui terminait la traîne, un mouchoir échappé des mains de Mme D..., et voulait le lui remettre galamment.

SCÈNE DE MŒURS CANADIENNES.— Dans une campagne des environs de Québec, par un beau soir d'été, une petite fille n'était pas encore de retour au logis.

— Que peut-elle bien bréter, pensait le père inquiet et qui savait son enfant espiègle et d'une nature prime. " Elle s'amuse sans doute à triller des framboises, allons au devant.

Il sort et, tout près de la barrière, à vingt pas du logis, il la rencontre. Elle s'approche rouge et confuse :

— D'où viens-tu donc ?
— Eh ! des bois donc.
— Et qu'allais-tu faire au bois ?
— J'étais avec mon amoureux donc.
— Et qu'est-ce que tu faisais au bois, avec ton amoureux ?
— Et vous l'avez ben.
(Ici embarras et réflexions du père.)
— Non, vraiment, je ne le sais pas.
— Vous riais, — j'veus dit q'veus l'savais ben.
— Je t'assure que non.
— Vous vouliez m'faire croire q'veus n'savais point e'qu'une fille va faire au bois avec son amoureux.

— Peut-être les autres, mais toi, coquine ?
— Moi, comme les aut' donc.
— Enfin, que faisais-tu ?
— Vous l'savais ben, que j'veus dis.
— Eh ! non.
— Eh ! bien, j'nous j'tions de la terre, donc.

Le père pousse un soupir de satisfaction.

PENSÉE D'UN PAPA. — Dis-donc, p'tit père, qu'est-ce que ç'est donc, un bazar ?

Le papa. — C'est une place où il est permis à tout le monde, même aux marchands, de voler le public sans pécher.

On causait devant un gendre, des nombreux accidents de chasse relatés par les journaux ces temps derniers. Le terrible coup de fusil envoyé récemment à un gentil-homme hongrois par son gendre défrayait la conversation. Tout à coup, le beau-fils qui n'avait pas soufflé-mot, s'écria d'un ton navré :

— Ah ! il n'y a pas de danger que les belles mères chassent, elles :

Entre un fils et son père, le lendemain du bal du gouverneur, il y a trois ou quatre ans.

Le père : — Comment ! tu sais que je te destinais la carrière diplomatique ; j'invite un ministre plénipotentiaire et l'on te surprend en train d'embrasser sa femme... Tiens ! tu ne seras jamais qu'un... secrétaire d'ambassade.

Il ne manque qu'une r à ce reproche pour le justifier.

Un ivrogne était ivre un vendredi-saint.

Un de ses amis le rencontre :
— Comment, Pierre, dans cet état !... aujourd'hui !

— Quand la divinité succombe, répond gravement Pierre, il est bien naturel que l'humanité chancelle.

Conversation d'une petite fille de cinq ans avec sa grand-mère.

Elles passent par un petit bouquet de bois.

La grand-mère. — Dis-donc, mon

enfant, si nous rencontrons un loup ?
L'enfant. — Oh que j'ai peur !
La grand-mère. — Mais je me mettrais devant toi, pour te défendre !
L'enfant, (battant des mains.)
C'est cela ! Pendant que tu te feras dévorer, j'aurais le temps de me sauver !

O naïf égoïsme humain !

FABLES.

Un malheureux pour qui le sort était amer. N'ayant pas même un toit où reposer à l'abri. Plongea dans l'Océan, du haut d'une falaise.

Moralité.

L'asile le plus sûr est le sein d'une mer.

Eloquence académique.

Plus d'un des immortels, qu'on a nommés à tort. En prenant la parole, endort tous les illustres. Plutôt que de se taire, il paillerait aux lustres.

Moralité.

Le silence est urgent quand la parole endort.

A propos du recensement :
Chez une couturière.
— Madame, je viens pour vous recenser.

— Me recenser, insolent ! Une femme de mon sexe !... Si vous avez le malheur de me toucher...

Et la couturière, s'armant d'un balai, se précipite sur le préposé au recensement, qui court encore.

Dans la petite rue St. Joseph :
— Madame, je viens pour vous recenser.

— Me relancer ? chez moi !... Eh bien, il faut avouer que vous n'êtes pas mince de pénétrer ainsi chez une femme sans défense ! Et c'est tout ce que tu payes ? — Pauvres employés !

LA RUE ST. JOSEPH. — Sous ce titre le *Nouvelliste* du 15 prononce un jugement très-juste en disant que cette rue est sans contredit la plus belle rue de la ville et la plus commerçante.

Ce qui, dans l'opinion du *Cancan*, rehausse encore l'apparence d'activité et d'industrie qui y règne, ce sont quelques établissements de renom qui, bien que n'étant pas situés sur la rue St. Joseph, sont placés tout auprès, et lui donnent un nouveau relief.

L'établissement de tailleur de M. Godbout, par exemple, situé sur la rue du Pont, près de la rue St. Joseph, et où l'on confectionne de si élégants pantalons, vestes et habits est un de ceux-là.

Quand vous passez sur la rue St. Joseph, vous entendez le bruit des moulins à coudre en mouvement, et si vous entrez, vous êtes certain d'être servi on ne peut mieux. Coupe habile américaine, française et anglaise, couture solide, prix très-réduits. Allez-vous en convaincre, c'est là que les employés du *Cancan* se font habiller.

P. LAROSE ET CIE.

Editeurs-Propriétaires.

Rue de l'Académie, ou au Bureau de Poste, boîte 6, St. Sauveur.

Le CANCAN est en vente chez M. Drouin et Frère, libraire, rue St. Joseph, St. Roch ; chez M. Beland, tabacaliste, No. 264, rue St. Jean ; chez M. Elzéar Marois, libraire, rue St. Jean ; chez M. Girard, libraire, rue St. Jean, Haute-Ville ; chez M. Cremozio, libraire, rue Buade, Haute-Ville ; chez M. J. S. Gouveau, libraire, No. 1, marché Pénitenc, Basse-Ville ; chez M. Lacroix, tabacaliste, rue St. Valier, St. Sauveur ; M. Trudel, No. 10, Côte du Passage, Lévis.

PORC !! PORC !!!

LARD FRAIS,
LARD SALÉ,
JAMBON,
SAUCISSES,
SAINDOUX,
BEURRE,
ŒUFS, etc.

Le tout en parfait ordre et à un extrême bon marché.

M. BELLEHACHE désire informer ses amis et le public qu'ils trouveront toujours à son étal No. 3

HALLE JACQUES-CARTIER

Les articles ci-haut énumérés, et qu'ils seront servis avec promptitude et politesse.

M. BELLEHACHE se charge d'envoyer partout les effets achetées chez lui à domicile.
St. Roch, 27 avril 1878.

JOS. GILBERT



Rue St. Jean

QUEBEC.

TIENT constamment en mains un assortiment général de CHAUSSURES DE GOUT ET DE FANTAISIE.

A DES PRIX MODÉRÉS.

Bottines Prunelles 50 cent.